

# Deconstructing Woody

CINÉ-CLUB UNIVERSITAIRE  
ACTIVITÉS CULTURELLES

PRINTEMPS 2012



UNIVERSITÉ  
DE GENÈVE

## Sommaire

Édito .....	1
Les mystères de l'existence .....	2
Un tournant déroutant.....	9
Drôle comme un philosophe .....	13
Petit Lexique du monde alienien .....	20
Filmographie de W. Allen – réalisateur .....	22
Bibliographie .....	23
Programmation.....	24

1<sup>ère</sup> de couverture: *Hannah and Her Sisters*

4<sup>ème</sup> de couverture: *Shadows and Fog*

Strips en pages 3, 12 et 18: © Paris, Éditions Fetjaine, 2010  
pour la traduction française

## Remerciements

Woody Allen, Abderrahmane Bekiekh, Briana Berg,  
Pascale Bonnetête, Claire Bonnot, Isabelle Crolle, Doug Freeman,  
Christine Gagliardo, Nicolas Goetsch, Roman Güttinger,  
Geraldine Higgins, Sarah Maes, Sophie Maes, Jordana Meade,  
Jutta Pakenis, Rafael Petermann, Lukas Renggli, Anne-Laure Rey,  
André Schäublin, Christoph Schreiber, Sandra Thalmann,  
Nicholas Varley, Vanessa Varous, Liz Weller, Nora Wyvekens et  
Mathieu Zortea

### Groupe de travail du Ciné-club universitaire:

Yaël Elster, Julien Dumoulin, Sara Gisselbaek et Andréas-Benjamin  
Seyfert

**responsable:** Ambroise Barras, **coordination:** Marius Schaffter,

**édition:** Véronique Wild, **graphisme:** Julien Jespersen

[a-c.ch/ccu](http://a-c.ch/ccu)



# Édito

par **Yaël Elster**

**V**OUS CHERCHEZ UN SENS À LA VIE? Ce cycle sur Woody Allen est fait pour vous! Vous apprécierez sa quête de sens semblable à la vôtre mais n'obtiendrez aucune réponse définitive.

En effet, la programmation que nous vous proposons ce printemps est l'occasion de découvrir l'attitude philosophique de W. Allen, derrière son image réductrice d'humoriste chétif et maladroit cumulant les soucis avec les femmes et les objets du quotidien. Son œuvre offre un ensemble de tentatives de réponses aux questionnements métaphysiques dont l'humain fait les frais: mort, solitude, Dieu, morale et recherche du bonheur. Au sein de sa large filmographie, le réalisateur s'interroge, cherche des régularités, tâtonne. Pour mieux mettre à jour les contradictions de chacun, il déconstruit sciemment une à une les illusions humaines, qui sont autant de façons de nier l'angoissante condition de mortel, telles que la religion, l'ésotérisme, la psychanalyse, l'amour, le sexe, la fiction et le baseball.

Les dix films choisis pour ce cycle dessinent sur une trentaine d'années l'évolution de sa pensée. Les multiples problématiques abordées apparaissent, disparaissent puis reviennent explorées sous un nouvel angle. Les certitudes que W. Allen semble trouver d'un film à l'autre se heurtent à l'analyse et à la vie: elles ne sont apparences d'explication que momentanément. En parallèle, les structures narratives et esthétiques évoluent et soutiennent le développement du propos. Comédie, tragédie, film choral ou enquête policière, tous les genres permettent la réflexion philosophique du réalisateur.

En complément des projections, cette brochure accompagnera agréablement votre rencontre avec la pensée du cinéaste. Dans l'article «Les mystères de l'existence», vous découvrirez comment, pour expliquer le monde, l'auteur passe d'un raisonnement existentialiste à un propos fataliste: prenant de plus en plus conscience de la notion de hasard, qui remet en question la capacité pour l'Homme d'être libre et responsable de ses actes, W. Allen affiche avec *Match Point* un véritable tournant, une vision plus pessimiste de l'existence. L'article suivant, «Un tournant déroutant», présentera l'évolution esthétique de W. Allen et le virage spécifique amorcé avec *Annie Hall* et *Manhattan*, laissant ensuite au texte «Drôle comme un philosophe» le soin de déceler la philosophie derrière la comédie; l'humour étant le meilleur moyen de déconstruire les évidences. Enfin, un lexique vous initiera avec amusement au vocabulaire essentiel au monde de W. Allen.

Les personnages de W. Allen, bien que sceptiques quant à un bonheur possible, croient au plaisir du cinéma, à l'image de Mickey dans *Hannah and Her Sisters* qui se rend compte qu'il est heureux en regardant un film des Marx Brothers. Dès lors, nous vous souhaitons beaucoup de joie face à l'écran noir des soirées alleniennes. Nous nous réjouissons également de vous retrouver le 4 juin 2012, après la projection de *Deconstructing Harry*, où, dans un esprit jazzy, nous fêterons l'angoisse d'être mortel et la joie d'être vivant autour d'un cocktail Manhattan.

**– Tout le monde aime ses illusions.  
– Les aime? On en a besoin comme de l'air qu'on respire.**

*Shadows and Fog*

# Les mystères de l'existence

«Non seulement Dieu n'existe pas, mais en plus essayez de trouver un plombier le dimanche!»  
Derrière cette phrase se cache la détresse d'un cinéaste en quête de sens qui, d'une philosophie sartrienne de l'existence, a évolué vers une pensée de plus en plus fataliste.

par **Julien Dumoulin**

## Trente ans de réflexions

L'EXISTENTIALISME EST UN CONCEPT LARGE qu'il serait périlleux de réduire à la seule marque de fabrique de Jean-Paul Sartre. Il faudra surtout retenir ici la pensée athée formulée par le philosophe français selon laquelle l'existence précède l'essence: l'homme en devenir se définit par ses choix, et donc par lui-même. En cela l'existentialisme s'oppose au déterminisme et son idée que l'homme est soumis à des principes de causalité. Plus largement, l'exis-

tentialisme est le terme générique des philosophies de l'existence, introduites dans la philosophie moderne par le célèbre *ego sum, ego existo*: «je suis, j'existe» de René Descartes, concept sur lequel la

pensée vient buter lorsqu'il s'agit d'expliquer pour quoi *il y a* quelque chose plutôt que rien.

Ainsi, en affirmant que le cinéma de Woody Allen développe une pensée existentialiste, il s'agit avant tout de mettre en exergue une réflexion constante sur son œuvre, qui dépasse les simples questions de

mise en scène propres au cinéma. Si la forme épouse parfois le propos, c'est d'abord la pensée sur l'existence qui constitue le fil d'Ariane du cinéma allénien. Est-ce à dire que tous ses films sont empreints de cette philosophie? Certes l'étonnante productivité de cet auteur l'a poussé vers de nombreux genres qui lui ont parfois valu de sévères critiques. Mais malgré ces parenthèses, les films de Woody Allen présentent la particularité de développer une pensée cohérente tout au long d'une carrière de plus de trente ans, un propos personnel et grave souvent dissimulé derrière un ton comique.

Il faut remonter jusqu'à *Annie Hall* pour découvrir un Woody Allen qui délaisse la parodie à sketch et se tourne vers un cinéma d'auteur. Cette tendance sera confirmée avec *Manhattan* qui lui vaudra une reconnaissance internationale et qui marquera le début d'une pensée existentialiste structurée. Dès lors la philosophie au sein de son œuvre est constante, avec des films qui deviennent un terrain d'expérimentation où l'auteur projette des problématiques et en tire des enseignements. Par la voix-off (procédé de distanciation qui rappelle le caractère purement imaginaire de l'histoire), Woody Allen est libre de matérialiser sa pensée (*Manhattan, Match Point*) quand il

**«Mon attitude vis-à-vis de la mort demeure la même: j'y suis fortement opposé.»**

Woody Allen, Festival de Cannes 2010

n'invite pas purement et simplement le spectateur à philosopher en s'adressant directement et physiquement à lui (*Annie Hall, Anything Else, Whatever Works*).

Explorant un vaste champ des possibles, l'œuvre de Woody Allen procède en une lente évolution qui s'attarde sur de nombreux thèmes liés à l'existence: la liberté, les responsabilités, la mort, etc. L'autonomie que le cinéaste a rapidement acquise lui a permis de produire des variations autour d'une réflexion particulière à travers plusieurs films, poussant à l'exhaustivité un désir de compréhension de soi, des autres et du monde.

Cette idée est symbolisée par la plus célèbre scène de *Manhattan*: Woody Allen et Diane Keaton assis devant le Queensboro Bridge, symbole du passage entre deux mondes dont ils ne voient ni la source, ni la finalité. Le pont revient dans de nombreux films, toujours tronqué, toujours entre deux rives, symbole de l'être en devenir.

## Liberté et passions

Par ses choix et la possibilité de s'imaginer autre, l'homme posséderait en lui la volonté de se choisir,

de se changer. En cela la liberté porterait en elle un terrifiant pouvoir de «néantisation»: l'homme qui en ferait le projet serait capable de «s'arracher à lui-même».

L'homme est-il libre? Selon Sartre, qui rejetait les théories de Freud, l'homme est «condamné à être libre», remplaçant l'idée d'inconscient par celle de la mauvaise foi. Woody Allen n'est pas aussi catégorique. Oscillant bien souvent entre existentialisme et déterminisme, il s'attarde sur les mécanismes qui limitent notre liberté – à commencer par les facteurs psychologiques évoqués par la psychanalyse – qu'il serait possible de dépasser en déterminant leurs liens de cause à effet<sup>1</sup>.

Deuxième entrave à la liberté, l'autre à travers lequel, dans la lignée «infernale» du *Huis clos* de Sartre, Woody Allen se perçoit. Un autre qui n'est pas seulement un miroir, mais constitue aussi une barrière, un obstacle à sa propre liberté. L'exemple le plus concret dans sa filmographie se trouve dans l'étonnant *Shadows and Fog*, film allégorique et kafkaïen sur une société aliénante qui impose des valeurs échappant au héros. Déambulant dans une ville fantasmée, à la recherche d'un tueur insaisissable, Woody Allen se



retrouve pris dans des rouages dont il ne comprend pas le fonctionnement. À l'inverse du fameux héros de *Zelig*, homme caméléon, qui souhaite s'intégrer à n'importe quel prix, son personnage cherche à vivre en marge de la société sans avoir de comptes à rendre à quiconque.

La liberté est inaliénable à l'homme. Elle ne serait rien, pour les philosophes, sans une volonté guidée par la raison qui l'empêche de se retrouver prisonnier de ses passions. Quoi qu'il en soit, c'est bien par ses passions que l'homme est le plus souvent guidé, dans la lignée de l'idée déterministe selon laquelle «le sang fait ses choix» (*Anything Else*). Dans l'analyse allemande, la volonté de chaque individu se trouve d'ailleurs confrontée à cette tendance néfaste qui conduit bien souvent à une impasse de laquelle les protagonistes désespérés sont prêts à tout pour s'échapper:

de la quête éternelle du plaisir sexuel de *Play it again, Sam*, aux tragiques attraits de Chris dans *Match Point*, l'homme est un mélange subtil entre pulsion et raison. La première, destructrice, répond à un instinct presque animal qui conduit au plaisir immédiat et éphémère; la seconde, salvatrice, tempère l'individu, mais se révèle bien souvent une option ne menant pas forcément au bonheur et à la paix espérée. Ainsi en est-il de l'attrait primaire de l'homme pour la femme, thème inhérent à toute l'œuvre d'un Woody Allen qui n'en finit pas de décortiquer les tenants et aboutissants des relations humaines.

### L'homme face à sa conscience

En l'absence de Dieu, c'est-à-dire sans lois imposées et absolues, l'homme se fixe lui-même ses propres règles et demeure libre de les suivre ou

Existentialisme et  
romantisme à New York.

*Manhattan*



non. «Si Dieu n'existe pas, tout est permis», écrivait Dostoïevski, dont l'œuvre préfigure la philosophie existentialiste du vingtième siècle. En suivant cette logique, le crime chez Allen ne donne pas lieu à une punition divine, mais confronte l'homme à sa propre conscience. De la sorte, Woody Allen s'écarte de toute dimension théologique et s'inscrit dans une lignée existentialiste. Entre sociologie et psychologie, le cinéaste aime observer les réactions de ses protagonistes qui, placés face à un mur, sont forcés de faire des choix drastiques. C'est le cas du triptyque composé de *Crimes and Misdemeanors*, *Match Point*, et *Cassandra's Dream*. S'inspirant de *Crime et châtiment* de Dostoïevski, ces trois films placent les héros criminels face à leur conscience: alors que dans *Crimes and Misdemeanors* le protagoniste enfouit peu à peu ses remords, dans *Match Point*, le personnage de Chris

Wilton – référence directe au roman de Dostoïevski (il lit *Crime et châtiment* durant le film) – se voit littéralement faire face aux esprits de ses victimes, métaphore d'une mauvaise conscience qui sera finalement étouffée au nom d'une cause «plus noble» (l'ascension sociale de Chris). Enfin, dans le dernier volet, *Cassandra's Dream*, jamais l'idée de Dieu ou la loi des hommes ne manifestent autre chose qu'une menace finalement secondaire: suite au meurtre commis par deux frères, tous deux adoptent une attitude distincte: tandis que le premier (Ewan McGregor) n'est nullement travaillé par l'idée de punition divine, le second, Terry (Colin Farrell), reste hanté par une conscience teintée de morale religieuse qui prend la forme d'une force supérieure.

Après cette trilogie, *You Will Meet a Dark Tall Stranger* peut alors offrir une fin ouverte sur une série de



Hasard et fatalisme à Londres.

*Match Point*

possibles: le destin des protagonistes est en suspens, chacun est sur le point de devoir faire face à ses choix, laissant le spectateur libre d'imaginer la suite.

### Hasard et fatalité

L'important pouvoir que détient l'homme sur sa propre liberté est, encore selon Sartre, une source d'angoisse. Chez Woody Allen, à cela s'ajoute les questions existentielles insolubles posées dans un univers sans Dieu et voué à disparaître. On comprendra dès lors aisément que la tendance du cinéaste à l'analyse sociologique accompagnée de l'éternel manège des couples qui se font et se défont constitue un moyen futile mais nécessaire pour écarter de son esprit les questionnements qui le terrorisent. De son aveu même, les soucis du quotidien lui permettent d'échapper aux angoissantes questions sur le sens de la vie et sur la place de l'homme dans l'univers. Dans ce sens, Woody Allen compare le monde à une chasse d'eau que l'on tirerait tous les cent ans, vouant à l'oubli tout ce qui existait auparavant. Qu'il s'agisse de Beethoven, Shakespeare ou Tolstoï, tout disparaît sans que l'homme soit certain de trouver un sens à son existence. C'est ainsi l'idée d'absurdité du monde et celle du hasard qui prédominent dans la pensée du cinéaste, ce qui transparaît dans ses premiers films, où il évoque déjà la notion de chance (la scène d'ouverture de *Stardust Memories* en est un exemple édifiant). Mais c'est surtout avec *Match Point*, où l'idée de hasard occupe une position centrale, qu'il franchit une étape importante. Annoncée par la voix-off introductive: «Parfois, lorsque la balle touche le filet, elle peut passer et on gagne, ou retomber de notre côté, et on perd», se cache l'idée que, malgré

la volonté de l'homme, sa vie se retrouve suspendue à un principe supérieur qu'il ne peut contrôler. Ce film représente en ce sens un virage essentiel dans sa pensée: en dépassant le déterminisme au profit de la notion plus pessimiste de fatalisme, il remet en question à la fois l'existentialisme et le déterminisme, la liberté et la psychanalyse. Il faut dire que Woody Allen n'ignore pas les théories de la physique quantique (le personnage de Larry David dans *Whatever Works* est d'ailleurs un ancien physicien), comme la théorie du chaos ou le célèbre principe d'indétermination d'Heisenberg qui remettent respectivement en question la prédictibilité des effets et des causes. Dans cette lignée, le fatalisme contribue à dresser l'image d'un monde absurde et de plus en plus difficilement contrôlable. Ce qui, précisément, exacerbe la crainte de la mort chez le réalisateur: «Je ne veux pas atteindre l'immortalité par mon œuvre, dit-il, je veux atteindre l'immortalité en ne mourant pas». Car la mort symbolise une «non-existence» dans une conception athée du monde, c'est ce *bel et sombre inconnu* que l'on s'efforce d'ignorer. Elle demeure l'idée obsessionnelle d'une fin inéluctable, d'une crainte que l'on retrouve à travers la maladie (*Hannah and Her Sisters*), la vieillesse (*You Will Meet...*), et la fatalité (*Deconstructing Harry*).

La conviction athée de Woody Allen ne l'empêche pas d'avoir des velléités irrationnelles. Il substitue à la religion un principe qu'il juge équivalent: celui de la magie (*Shadows and Fog*, *The Curse of the Jade Scorpion*, *Scoop*) qui porte en elle le mystère et la possibilité d'autre chose. De ce concept découlent les films fantastiques de Woody Allen (*Alice*, *The Purple Rose of Cairo*, *Midnight in Paris*). Tous les concepts confortant

les illusions prennent une valeur salvatrice qui permet de tromper la mort: le professeur qui finit par devenir un des esprits auxquels il refusait de croire de son vivant (*A Midsummer Night's Sex Comedy*), la conscience d'Helena en ses vies antérieures (*You Will Meet...*), un tour de passe-passe qui suffit à faire disparaître le tueur – allégorie de la mort – de *Shadows and Fog*...

### Être heureux dans un monde absurde

Si la vie conduit au néant, à quoi bon vivre? Si le monde est indépendant de notre volonté, que faire pour supporter l'absurdité de l'existence? Prendre ce qui arrive en se disant «du moment que ça fonctionne», comme le suggère *Whatever Works*?

Pour Woody Allen, seul l'art offre la possibilité d'exprimer les contradictions de la vie en les synthétisant. Au travers de ses films, la réflexion sur l'art et sur son pouvoir est d'ailleurs omniprésente: la plupart des héros de son cinéma sont des artistes, avec une prédominance de la figure de l'écrivain qui se retrouve dans de nombreux films: *Interiors*, *Manhattan*, *Hannah and Her Sisters*, *Husbands and Wives*, *Deconstructing Harry*, *Another Woman*, *Anything Else*, *You Will Meet...*, *Midnight in Paris*). Car c'est l'écrivain qui révèle le monde, au grand dam de ses proches dont il s'inspire parfois (*Deconstructing Harry*), et parce que son propre besoin d'écrire, de créer son univers lui permet d'éviter de se pencher sur sa propre vie et ses insuffisances (*Another Woman*, *Midnight in Paris*). Il y a à travers l'art une quête d'immortalité autant que d'existence. Mais l'œuvre qui survit à l'artiste ne peut le sauver. L'art en tant que tel ne porte en effet pas de réflexion sur l'existence, mais saisit plutôt le

caractère contradictoire des actions humaines, de la quête chaotique de l'être parfait au désir d'être heureux à tout prix.

Comme grand moteur de l'existence reste alors la quête du bonheur. C'est ce que l'on constate dans *Manhattan* qui met en scène un Woody Allen ayant une réelle disposition au bonheur: dans ce film, c'est la recherche de l'amour qui permet d'apprécier la vie, et non le sexe, traité comme un absolu qui transcende la mort, mais qui trouve ses limites lorsqu'il met en relation deux sensibilités différentes. Dès lors les relations ardentes se perdent en fougue jusqu'à l'inexpliquable disparition des sentiments, comme le cinéaste l'analyse dans *Annie Hall*. Un cycle sans fin, si on en



«Mieux vaut un Dieu illusoire que pas de Dieu du tout, non?»

*Shadows and Fog*

juge la précarité de la vie de couple qu'on décèle au travers de ses films.

Comme réponse à ces troubles et afin d'aider à supporter la vie, le monde doit ainsi se construire sur des illusions. Le bonheur est aveugle, les esprits qui ne se bercent pas d'illusions sont malheureux. Tel est tout au moins l'enseignement de *You Will Meet...* où seule Helena semble être heureuse. L'homme choisit d'arranger la réalité à son profit. Dans *The Purple Rose of Cairo* pour sa part, il ne tient qu'au personnage joué par Mia Farrow de croire que le héros de son film préféré est effectivement sorti de l'écran. Autrement dit, c'est au personnage de choisir entre une vie belle et illusoire ou une réalité tragique. Dans le même esprit, lorsque, dans *Hannah and Her Sisters*, la nouvelle femme de Mickey lui annonce qu'elle est enceinte alors même que les médecins l'avaient jugé stérile, c'est au spectateur que revient la décision de choisir entre une erreur des médecins ou une fidélité discutable.

Ce n'est pas pour rien que Woody Allen choisit l'humour pour synthétiser ses angoisses de l'existence et l'absurdité de la vie. Car le comique placé dans ce contexte vient d'une nécessité: celle de supporter la vision de plus en plus sombre et fataliste que le réalisateur porte sur la vie, une vision qui peu à peu remplace les problématiques existentialistes et qui transparait jusque dans ses plus récentes comédies. En témoigne sa tendance à osciller entre un point de vue comique et tragique, explicitement mis en lumière dans *Melinda and Melinda*, où la même histoire est traitée sous un angle humoristique puis tragique. (Pour une analyse détaillée à propos

de l'humour chez Woody Allen, voir l'article «Drôle comme un philosophe» p. 13).

L'humour n'empêche toutefois pas la réalité de rattraper ceux qui se bercent d'illusions (*You Will Meet...*, *The Purple Rose of Cairo*, *Midnight in Paris...*), et qui tentent d'ignorer l'image négative que leur renvoie la réalité cruelle (*Another Woman*). Une réalité que notre raison se devrait d'analyser et d'accepter, et qui est toujours laide. La volonté peut trouver ses limites lorsqu'elle cherche à épouser un concept que l'esprit juge irraisonnable. La quête spirituelle de Mickey (*Hannah and Her Sisters*) est une impossible lutte contre sa conscience. Woody Allen ne croit pas en Dieu mais aimerait qu'il existe, telle est la conclusion pessimiste d'un réalisateur qui, après avoir trouvé, dans le cinéma, le médium idéal pour matérialiser ses rêves et ses réflexions, a peu à peu perdu les illusions auxquelles il a tant voulu croire.

1 On sait que l'exercice n'est pas aussi facile en pratique qu'en théorie: les quinze ans d'analyse évoqués par le personnage de Woody Allen dans *Annie Hall* étaient déjà d'une longévité inhabituelle, «encore un an et après je vais à Lourdes». C'était en 1977.

BOILLOT Hervé, *25 mots clés de la philosophie*, Marabout, 1995.

CIMENT Michel et VALENS Grégory, «entretien avec Woody Allen», *Positif* n° 596, octobre 2010.

SARTRE Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, 1945.

SARTRE Jean-Paul, *Huis clos*, Gallimard, 1947.

*American masters. Woody Allen: A documentary*, réalisé par Robert B. WEIDE, 2011.

# Un tournant déroutant

**Avec *Annie Hall* et *Manhattan*, Woody Allen voit sa carrière prendre un tournant décisif: considéré dès lors comme un cinéaste sérieux, capable d'aborder des thématiques profondes, il pose avec ces deux films les fondements de sa réflexion philosophique.**

par **Andréas-Benjamin Seyfert**

**1** 978. ALORS QU'À LOS ANGELES SE DÉROULE LA CÉRÉMONIE DES OSCARS, Woody Allen joue de la clarinette au Café Carlyle de New York. Ce n'est qu'au lendemain qu'il apprend que *Annie Hall*, sa dernière création, vient d'être couronnée à quatre reprises. Après un début prometteur en tant que réalisateur-scénariste de plusieurs comédies à succès, il nous fait découvrir un nouvel aspect de son art: le journal intime d'une relation subtile et pleine d'esprit, romantique même, qui ne tombe pourtant pas dans la catégorie facile d'une histoire d'amour conventionnelle. Bien qu'empreint de regrets et de nostalgie, ce film demeure un portrait tendre, savoureux et décalé d'une vie de couple. La curiosité du public est suscitée. Et un an plus tard, *Manhattan* lui assure sa place parmi les cinéastes élaborant des thèmes plus exigeants, dits «sérieux». Avec un peu de recul historique, il devient clair que ces deux films sont à l'origine de sa réflexion philosophique qui connaîtra une longue évolution, aujourd'hui encore inachevée. Mais que s'est-il passé? Pourquoi cette soudaine mutation?

«Sur *Annie Hall*, il s'est passé deux choses. D'une part, j'avais l'impression d'avoir atteint un certain stade, avec mes films précédents. J'avais donc envie de passer à un autre niveau, et de réaliser des films plus réalistes, plus profonds. D'autre part, j'ai alors rencontré Gordon Willis, qui devait m'apprendre

beaucoup de trucs techniques [...] Au bout du compte, le film paraît autre, car il est d'une toute autre qualité. Et je crois que *Annie Hall* marque un premier pas vers la maturité, pour moi, en tant que cinéaste.»<sup>1</sup>

Le titre préliminaire du film aurait été «*Anhedonia*» (anhédonie) – un terme qui désigne l'incapacité de ressentir des émotions positives, d'éprouver du plaisir, à l'image de ce que ressent Alvy Singer, le personnage interprété par Woody Allen, pour qui les plaisanteries servent à rendre la vie plus agréable et à oublier pour quelque temps les misères quotidiennes. Les désarrois d'Alvy sont liés à sa manie de tout remettre en question, un trait de caractère qui remonte à son enfance: le premier flashback du film nous montre la mère d'Alvy l'emmenant voir un psychiatre parce qu'il refuse de faire ses devoirs, sous prétexte que «l'univers est en expansion, un jour elle va s'effondrer et ce sera la fin de tout». Avec le temps, Alvy Singer se préoccupera moins de l'anéantissement de l'univers que de sa propre mort, plus imminente. D'ailleurs, l'un des premiers livres qu'Alvy achète pour Annie s'intitule *The Denial of Death* (le déni de la mort).

À l'opposé de lui pourtant, Annie ne sombre pas dans le pessimisme. Quand elle évoque le sujet de la mort pour la première fois, elle rit tout en décrivant le

**Si c'est un génie, pourquoi il ne peut pas faire des films drôles?**

*Stardust Memories*

phénomène de manière très légère: son grand-oncle narcoleptique se serait endormi alors qu'il faisait la queue devant un syndicat pour obtenir une dinde gratuite et ne se serait plus jamais réveillé. À quoi Alvy rétorque ironiquement: «Quelle histoire; c'est le point fort de ma journée». Malgré leurs différences, ces deux personnages finiront toutefois par s'enrichir mutuellement: alors qu'Annie essaye de transmettre à Alvy sa joie de vivre, ce dernier tente de lui imposer sa propre prise de conscience. Au bout du compte, même si Annie et Alvy sont en désaccord total, l'influence que l'un exerce sur l'autre leur permet d'atteindre un certain équilibre.

Le personnage interprété par Woody Allen, d'abord défini comme anhédonique, évoluera au fur et à mesure de l'avancée du tournage et du montage, au rythme des paires de ciseaux qui claquent, pour ressembler de plus en plus au réalisateur lui-même, c'est-à-dire un homme qui ressent du plaisir sans trop de difficultés, qui couche avec une quantité de femmes séduisantes, qui atteint un succès considérable en tant que comique, qui voit les films qu'il aime, bref qui savoure chaque instant de la vie. Ainsi le titre du film sera modifié en fonction de l'évolution du personnage, trois semaines avant la première projection à Los Angeles.

*Interiors*, le film suivant, est particulièrement décevant si – comme le public et les critiques de l'époque – l'on s'attend à une œuvre à la hauteur de *Annie Hall*. «Je voulais faire un drame ambitieux. Fût-ce au risque d'échouer... Mais tant qu'à faire, j'avais l'ambition de réaliser un film dense. Je ne prétends pas y être parvenu, mais mes intentions étaient bonnes, et mes ambitions élevées.»<sup>2</sup> Son échec est

certainement dû au fait que dans ce film, Woody Allen nie sa propre créativité en tentant une imitation pure et simple de son idole Ingmar Bergman. Dans les années qui suivent, il s'inspirera de Bergman à plusieurs reprises, mais en accordant cette fois-ci plus de place à sa propre personnalité, ce qui mènera à des films comme *Hannah and Her Sisters*, *September*, puis enfin *Another Woman*, sa plus grande réussite bergmanienne.

C'est à l'âge de six ans qu'Allen découvre Manhattan, le sujet de son prochain film. Après avoir passé une bonne partie de son enfance à Brooklyn, dans le confinement de son quartier, ses parents se décident à l'y emmener pour la première fois. D'emblée, c'est le coup de foudre. Si la vie new-yorkaise occupait déjà une place importante dans *Annie Hall*, elle constitue le cœur de *Manhattan*, en accordant un intérêt tout particulier aux «intellectuels», souvent assez pédants, qui habitent ce paysage urbain et définissent un cadre social particulier. Sans oublier bien sûr les salles de cinéma, les musées, les librairies et même les journaux locaux qui prennent une grande importance dans le film. Bien d'avantage qu'un décor, cette ville représente pour Allen un eldorado d'une diversité et d'une richesse quasi-inépuisables.

Beaucoup de gens, aujourd'hui encore, reprochent à *Manhattan* de ne pas être une reproduction fidèle de New York et Woody Allen leur donne raison. Il n'est pas plus préoccupé par la réalité de la vie quotidienne des habitants de Manhattan que l'était Federico Fellini – l'une de ses nombreuses sources d'inspiration – sur celle de l'Italie. Un Fellini qui, pour *Amarcord*, c'est-à-dire le film symbolisant une plongée dans l'Italie fasciste de son enfance, choisira comme cadre



les studios de Cinecittà et non l'environnement de sa Rimini natale, s'offrant ainsi une distance confortable avec le monde réel.

Il est donc vrai qu'Allen vit dans un univers qui obéit à des règles qui lui sont propres, lui permettant de voguer parmi l'élite intellectuelle qu'il tourne en dérision, sans se préoccuper des cauchemars concrets que vivent d'autres castes new-yorkaises. Toutefois, on s'aperçoit rapidement que cette façade citadine cache bien des tristesses, des désillusions et des frustrations, au travers de personnages qui remettent en question le sens même de leur existence. Pour cette communauté névrosée, consommer, critiquer ou aller à une soirée à la mode se substituent à l'action à la fois physique, politique et morale. Le besoin qu'éprouvent les gens de ce milieu de se rassurer en permanence est d'ailleurs emblématisé par la longue

tirade du personnage interprété par Diane Keaton: «D'abord moi, je suis une belle femme. Et puis, et puis, je suis jeune. En plus très intelligente. J'ai absolument tout pour moi. Seulement... seulement je tourne en rond, complètement paumée, je me fais chier!»

Quand, de son côté, le personnage interprété par Woody Allen tente de faire la liste des éléments qui font que la vie vaut la peine d'être vécue, en commençant par des pensées un peu aléatoires (Groucho Marx, Willy Mays, le second mouvement de la *Symphonie Jupiter*, Louis Armstrong, etc.), il s'arrête net se surprenant à dire «le visage de Tracy», sa jeune et innocente petite amie, et réalise alors avoir passé à côté de ce dont il avait le plus besoin: un amour véritable.

Si Woody Allen admet ainsi l'existence du bonheur, il reste toutefois sceptique quant à sa maîtrise.

**Tracy:** Je crois que je suis amoureuse de toi.

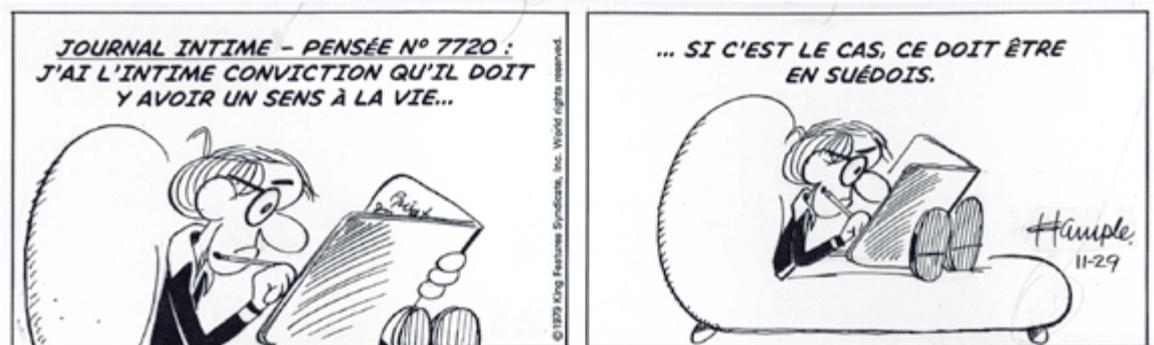
**Isaac:** Hé, ne t'emballe pas trop, OK? (...) On s'entend à merveille, mais tu es une gamine, ne l'oublie jamais. (...) Bien sûr, j'ai envie que tu m'apprécies. Mon côté pince-sans-rire, mon incroyable dextérité sexuelle, mais n'oublie jamais que... tu as toute la vie devant toi.

*Manhattan*

*Manhattan*, tout comme *Annie Hall*, se termine par une rupture. Et après? Impossible d'en savoir davantage. C'est comme un journal intime, toujours inachevé, transcrivant un bonheur passager, éphémère.

Dans une interview pour le *New York Times*, le scénariste de Woody Allen, Marshall Brickman, évoque sa propre notion de bonheur: «le bonheur n'est pas un état d'esprit. C'est le changement d'un état d'esprit.»<sup>3</sup> Cette vision du monde s'appuyant principalement sur la quête du changement servira d'exemple à Allen. Et c'est en cela que le cinéaste ne déçoit pas: malgré ses thèmes récurrents – amour, mort, difficulté de vivre, besoin d'illusions, culpabilité, etc. –, Woody Allen ne cesse de se renouveler, de nous surprendre et de nous provoquer, et cela depuis *Annie Hall* et *Manhattan* qui constituent les deux piliers sur lesquels se fonde une construction filmographique jamais égalée.

- 1 ALLEN Woody, «Diane alias Annie: Annie Hall», in *Woody et moi: Entretiens avec Stig Björkman*, Paris, Cahiers du cinéma, 1993.
- 2 ALLEN Woody, «Premier drame: Intérieurs», in *Woody et moi: Entretiens avec Stig Björkman*, Paris, Cahiers du cinéma, 1993.
- 3 BAXTER John, «Annie Hall», in *Woody Allen: A Biography*, Carroll & Graf, New York, 1999.



# Drôle comme un philosophe

*Au fil de sa carrière, Woody Allen mélange habilement la comédie et le drame, confrontant les différentes façons d’appréhender la condition humaine et sa complexité. À travers l’humour, cherchant des réponses aux questionnements existentiels qui l’habitent, il adopte peu à peu une attitude philosophique.*

par **Yaël Elster**

**T**ENTATIVE D’AXIOME: WOODY ALLEN EST UN AMUSEUR, UN COMIQUE, UN HUMORISTE. À regarder de plus près sa vaste carrière, plus de quarante opus, on observe que Woody Allen a réalisé aussi bien des comédies que des drames; et surtout que la plupart de ses films mélangent habilement les différents genres. Aussi, les dix films de ce cycle ne sont pas tous des tranches de franche rigolade. Quand *Manhattan* ou *Whatever Works* regorgent de bons mots et de situations cocasses, *Another Woman* et *Match Point* apparaissent comme de sombres tragédies dans lesquelles la légèreté joue à cache-cache. Quant à *Shadows and Fog* ou *Stardust Memories*, le spectateur hésite entre rigoler des maladroites du personnage, sourire aux sarcasmes du dialogue, se perdre dans les fantasmes anxiogènes du scénario ou paniquer devant les interrogations métaphysiques du cinéaste. Et pourtant notre postulat n’est pas faux car «ne voir que le comique des choses, ou au contraire leur seul aspect tragique, c’est dans les deux cas voir en borgne. En éclairant l’envers comique et l’endroit tragique, l’humour réussit un exploit dialectique, un tour de magie»<sup>1</sup>. L’humour porte initialement en son

sein la tragédie et la comédie. Alors oui, Woody Allen est un humoriste car il saisit le caractère irrésistiblement comique des contradictions humaines et jongle avec les opposés: le sublime et le trivial; le profane et le sacré; le drame et la farce.

Soren Kierkegaard assurait que l’humour est le summum de la lucidité: il permet de quitter le champ du superflu et des mondanités pour celui de la lutte pour ou contre Dieu, pour ou contre l’Homme<sup>2</sup>. En un sens, comme la philosophie, l’humour interroge, démystifie puis propose une interprétation réorganisée de la réalité confirmant ainsi que «la construction et la chute des blagues sont taillées sur le même patron que les concepts philosophiques»<sup>3</sup>. D’une évidence – Woody Allen est un humoriste – tentons donc l’hypothèse: Woody Allen est un philosophe.

*La réalité manque d’essence. Je ne veux pas dire par là qu’elle n’a pas d’essence mais uniquement qu’elle en*

**En résumé, j’aimerais avoir un message positif à vous transmettre. Je n’en ai pas. Est-ce que deux messages négatifs ça vous irait?**

*Standup Comic*

Plus de quarante films et  
toujours en réflexion



*manque. (La réalité dont je parle ici est la même que celle décrite par Hobbes, mais en plus petite.) En conséquence de quoi, le propos cartésien «Je pense donc je suis» pourrait aussi bien s'énoncer «Tiens, voilà Edna avec son saxophone». **My Philosophy***

### **Woody humoriste**

Woody Allen débute dans les années cinquante avec l'écriture de blagues dans les journaux – notamment d'efficaces *one-liners*<sup>4</sup> – avant de fournir des bons mots aux animateurs de télévision puis de devenir scénariste d'émissions comiques. Il enchaîne par des tournées dans les cabarets avec des spectacles de *stand-up*<sup>5</sup>.

*Les philosophes qualifient la vie d'absurde, mais en fait ils veulent dire stupide. **Old Saybrook***

*Le doute me ronge. Et si tout n'était qu'illusion? Si rien n'existait? Dans ce cas, j'aurai payé ma moquette beaucoup trop chère. **Sélection du Allen's Digest***

*Le rire, demeurant subconscient dans son domaine manifeste (ou, comme disait Freud, quand il sort de la bouche), fonctionne souvent mieux lorsqu'il s'est produit quelque chose de drôle. C'est la raison pour laquelle la mort d'un ami ne suscite presque jamais de gloussement tandis qu'un chapeau rigolo, si!*

**«Woody, le pseudo-critique», *The New York Times***

Déjà très apprécié comme comique, il se lance dans le cinéma au milieu des années soixante en écrivant des scénarios puis en réalisant ses propres films burlesques – succession de sketches et de gags

– qui s’inspirent des références qui lui sont chères: Mort Stahl pour les digressions, Bob Hope pour les anachronismes, enfin les Marx Brothers pour les jeux de mots sophistiqués et l’absurde sous toutes ses formes. Comique physique, le burlesque fait appel à la poétique de l’inconscient et au pré-langage; par exemple dans *Take the Money and Run*, le personnage taille en prison un pistolet dans un savon, qui se met à fondre et faire des bulles au moment de son évasion sous la pluie. En plus des gags visuels et des situations rocambolesques, Woody Allen use d’un comique verbal de la «surprise»<sup>6</sup>, et s’amuse de l’échec de la «pensée»: alors qu’il tente de réfléchir sur sa condition, sa réflexion «sérieuse» est constamment parasitée par des préoccupations triviales et par ses obsessions égocentriques, comme par exemple dans *Bananas* ou dans *Play it Again, Sam*:

**Nancy:** *Moi je suis en philosophie à City College*

**Fielding:** *C’est merveilleux... quel est le sens de la vie et de la mort, pourquoi sommes-nous là et tout ça ...*

**Nancy:** *Ouais ouais...*

**Fielding:** *Tu aimes la bouffe chinoise?*

*Bananas*

**Allan:** *Qu’est-ce que vous faites samedi soir?*

**La femme:** *Je me suicide.*

**Allan:** *Et vendredi soir?*

*Play it Again, Sam*

À cette époque, le cinéaste perfectionne son personnage de juif, chétif, plaintif et malchanceux, inspiré bien entendu du *Schlemiel*, misérable anti-héros yiddish, qui se moque de lui-même et des choses pour

mieux survivre dans un univers menaçant. Cette forme d’humour trouve son origine dans la capacité de rire pour ne pas pleurer – «l’auto-ironie de l’interrogation qui est en même temps une réponse psychique à l’insoluble»<sup>7</sup>. Si Woody Allen, fruit de son éducation et de sa culture, puise sans aucun doute dans l’humour attribué aux juifs d’Europe de l’Est subissant oppressions et errances, il serait réducteur de considérer que, en terme d’humour, il s’agit là de la seule référence de ce cinéphile assidu, agnostique et new-yorkais qui s’exclame dans *Scoop*: «Je suis né juif mais je me suis converti au narcissisme.»

*Ses parents ne purent jamais accepter que leur propre fils soit juif! No Kaddish for Weinstein*

*Ma grand-mère ne me faisait jamais de cadeaux, elle était trop occupée à se faire violer par les cosaques.*

**Annie Hall**

**Irmy:** *Vous arrive-t-il de prier?*

**Kleinman:** *Les gens de ma religion prient dans une langue différente. Je n’ai jamais compris. Je crois qu’ils réclament leur propre malheur.*

*Shadows and Fog*

À la fin des années septante, avec *Annie Hall* et *Manhattan*, Woody Allen se tourne vers la comédie romantico-psychologique. Le scénario n’est plus constitué d’une suite de scénettes amusantes mais dépeint un univers cohérent dans lequel les personnages connaissent successivement des instants de bonheur et de tristesse. La comédie est bien présente mais les gags se font plus subtils, insérés dans une

histoire complexe, entre hésitations sentimentales et malaise existentiel. Le réalisateur décrit avec ironie ses contemporains des classes aisées et cultivées de la société américaine, «exorcisant avec humour les angoisses de l'homme social moderne»<sup>8</sup>. Par la suite, Woody Allen réalise de nombreuses autres comédies liées aux désordres amoureux, parfois policière (*Manhattan Murder Mystery*), musicale (*Everyone Says I Love You*), autobiographique (*Broadway Danny Rose*) ou sous la forme de faux documentaire (*Zelig*). La recherche formelle, le scénario et la force du propos sont inégaux, selon la cuvée, mais les répliques demeurent des perles.

*Eh bien, je suis peut-être vieux jeu mais je ne crois pas aux relations extraconjugales. Je pense que les gens devraient s'accoupler pour la vie, comme les pigeons et les catholiques. **Manhattan***

*Je ne peux pas écouter du Wagner, cela me donne envie d'envahir la Pologne. **Manhattan Murder Mystery***

Ponctuellement dans sa carrière, Woody Allen ne rigole plus du tout et réalise des films dramatiques, notamment en 1978 avec *Interiors*, tragédie froide qui rend hommage à Ingmar Bergman et Anton Tchekhov, particulièrement connus pour leur sens de la blague. Suivront dans la même veine, *September* et *Another Woman* beaucoup plus réussis et touchants. Durant son séjour à Londres, vingt ans plus tard, Woody Allen s'essaie à nouveau au drame et présente *Match Point* et *Cassandra's Dream*, travail brillant aux accents existentiels. En signant ces contrepoints tragiques de *Crimes and Misdemeanors*, le cinéaste

renouvelle sa réflexion au sujet de la responsabilité individuelle et de la morale au sein d'un monde sans Dieu. «J'aurais aimé faire de la tragédie, les films que j'aime sont des tragédies, les cinéastes que j'aime font des tragédies et puis je suis convaincu que nous vivons dans un monde tragique»<sup>9</sup> explique Woody Allen. Son personnage de cinéaste comique dans *Stardust Memories* demande aux extraterrestres quel est le sens de la vie. Ils lui répondent qu'ils trouvent ses premières oeuvres très amusantes et qu'il devrait continuer à les faire rire au lieu de tenter de filmer des tragédies. À travers son personnage, Woody Allen prend acte de l'ironie de sa propre situation, lui le talentueux humoriste aux velléités de dramaturge.

**Sandy:** *Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise? Je ne veux plus faire de films comiques. On ne peut pas me forcer à en faire, quoi! Je n'ai plus envie de rire. Je regarde autour de moi et je ne vois que la souffrance humaine.*

**Le directeur:** *Ce n'est pas la souffrance humaine qui fait marcher un film à Kansas City.*

**L'attachée de presse:** *Ils veulent se marrer à Kansas City, après avoir trimé toute la journée dans les champs de blé.*

**Stardust Memories**

**Peter:** *Qu'y a-t-il de plus terrifiant que la destruction du monde?*

**Lloyd:** *La conviction que tout ça n'a pas d'importance. Tout est dû au hasard. Naître sans but du néant et disparaître en fin de compte pour toujours. Je ne parle pas du monde. Je parle de l'Univers. Tout l'espace, tout le temps, rien que... une convulsion temporaire. [...] Fruit du hasard...moralement neutre et incroyablement violent.*

**Peter:** *Écoutez, nous ne devrions pas parler de ça. Je dois dormir seul ce soir.*

**September**

*Celui qui a dit «mieux vaut être chanceux que bon» avait tout compris de la vie. **Match Point***

## Woody philosophe

Profond pessimiste à l'humour habile, Woody Allen cherche un sens à l'existence. Atterré par la violence de ce monde, inquiet de sa propre mort et de l'absence de Dieu, «il ne se veut pas cynique se contentant d'observer le chaos et de le moquer»<sup>10</sup>. Dès lors, un certain nombre de ses films ne sont ni des comédies, ni des tragédies mais proposent différentes pistes de lecture dans un subtil alliage de gravité et d'ironie (*Stardust Memories*, *Hannah and Her Sisters*, *Crimes and Misdemeanors*, *Shadows and Fog...*) Dans ces films «c'est le hiatus entre l'existence et l'essence qui provoque le rire, le décalage permanent entre ce que nous sommes et ce que nous devrions être. Le rire jaillit lorsque nous voyons, lorsque nous prenons conscience de ce trou béant, infranchissable, ouvert sur le néant»<sup>11</sup>. Si Woody Allen pense que la vie est fondamentalement tragique, son cinéma, l'enchaînement de ses différents films, ses films eux-mêmes montrent que c'est le regard posé sur une situation et la prise de conscience des deux côtés d'un même problème qui rendent le questionnement pertinent. Ainsi, d'un ressort scénaristique identique, le cinéaste réalise deux films opposés: le sombre *Another Woman* et le joyeux *Everyone Says I Love You*. Quant à *Melinda and Melinda*, partant d'une seule anecdote, il en propose une lecture comique et une

lecture tragique au sein du même film<sup>12</sup>. «Certains pensent que la vie est tragique, alors que d'autres la considèrent tellement dramatique qu'ils en rient et font des blagues. Dans les deux cas, il n'y a que du tragique et pas de comique»<sup>13</sup> soutient Woody Allen.

**Danny:** *Oui, j'ai un ulcère, mais tu sais, il se peut que ce soit pour mon bien. Tu connais ma philosophie de vie? Qu'il est important de rigoler un peu, pas de doute, mais qu'il faut souffrir un peu aussi. Parce que, sinon, tu passes complètement à côté du sens de la vie.*

**Broadway Danny Rose**

Philosophe de sa propre existence, le réalisateur utilise aussi l'humour pour parer à ses angoisses personnelles. Trouvant la réalité pleine de souffrance et



Suis-je dans le bon train?

*Stardust Memories*



d'absurdité, il l'affronte grâce au cinéma et à la comédie, à l'image de Cecilia dans *Purple Rose of Cairo* ou Mickey dans *Hannah and Her Sisters*, qui, suite à son suicide raté, reprend goût à la vie en regardant un film des Marx Brothers. Le fait que Woody Allen rit de ce qui l'inquiète montre qu'il a «conscience de sa dissonance intime: ne pouvant pas concilier les éléments contradictoires, il joue, avec un accès de jovialité désespéré, pour supporter leur conflit»<sup>14</sup>. Ainsi, les personnages interprétés par Woody Allen, maladroits, égoïstes et angoissés, ne sont pas Woody Allen lui-même mais un artefact humoristique permettant au réalisateur cette «conscience naturelle, intuitive mais lucide et délibérément souriante de son propre personnage caractériel au milieu des autres»<sup>15</sup>. Sigmund Freud parle de stratégie d'évitement du moi, qui afin d'échapper à l'angoisse mais sans pouvoir nier le réel, l'assume, l'aggrave, mime la défaite pour mieux la maîtriser<sup>16</sup>. Le psychanalyste explique d'ailleurs que si l'humour a la même structure formelle que la dépression, il permet en plus de développer une relation profondément cognitive à soi-même et au monde<sup>17</sup>. Les films de Woody Allen sont donc à la fois des instruments pour reprendre le pouvoir sur ses angoisses et des aveux de vulnérabilité: «Ce qu'il y a de drôle, c'est que mes films sont une fuite, mais ce n'est pas le public qui fuit, c'est moi»<sup>18</sup>.

*Je viens de rencontrer un homme merveilleux. Il est fictif mais on ne peut pas tout avoir. Purple Rose of Cairo*

*C'est important de culpabiliser, sinon on ferait des choses terribles. Je culpabilise tout le temps et pourtant je n'ai rien fait. Broadway Danny Rose*

*Les mots les plus magnifiques de la langue anglaise ne sont pas «Je t'aime» mais «C'est bénin».*

#### **Deconstructing Harry**

*La dernière fois que j'ai pénétré dans une femme, c'était dans la Statue de la Liberté. Crimes and Misdemeanors*

*Je pense qu'on accorde trop d'importance à l'orgasme, tu sais, c'est pour remplir les vides de l'existence. Annie Hall*

Les interrogations existentielles de Woody Allen à propos de la liberté, de la responsabilité individuelle, ses doutes quant à l'existence de Dieu, son angoisse profonde devant la mort et le néant ne font pas de lui un philosophe. Mais sa quête de sens entre drame et comédie, ses films – envisagés comme une multitude de tentatives de réponses – démontre incontestablement une attitude philosophique. Questionnant la réalité avec humour, il est capable de distinguer les nombreux pans de l'univers et de glisser des uns

aux autres. Le talent du drôle de philosophe, la force de son œuvre se trouvent, en conclusion, dans la confrontation des différents niveaux d'appréhension de la condition humaine et de sa complexité.

*Quand ils virent que leur Dieu ne se matérialisait pas, ils abandonnèrent la philosophie et se lancèrent dans la vente par correspondance, mais le prix des timbres augmenta, et ils périrent. **Tales and Legends***

**Luna:** *Oh, je vois, tu ne crois pas en la science, et tu ne crois pas non plus que les systèmes politiques fonctionnent, et tu ne crois pas en Dieu, hein? Alors dans ce cas, en quoi est-ce que tu crois?*

**Miles:** *Dans le sexe et la mort. Deux choses qui ne se produiront qu'une fois dans mon existence. Mais au moins après la mort on n'a pas la nausée.*

**Sleeper**

**Jack:** *Vous doutez de Son existence et vous ne pouvez pas faire le saut de foi nécessaire.*

**Kleinman:** *Écoutez, je ne peux même pas faire le saut de foi nécessaire pour croire en ma propre existence.*

**Shadows and Fog**

- 1 BOURQUE Jules, *L'humour et la philosophie*, Paris, L'Harmattan, 2010, p.166.
- 2 *Ibidem.* p.157.
- 3 CATHART Thomas, KLEIN Daniel, *Platon et son ornithorynque entrent dans un bar*, Paris, Seuil, 2008, p.2.
- 4 Plaisanterie qui tient en une seule phrase.
- 5 Le *stand-up*, ou monologue comique, est une forme particulière de one-man-show. L'humoriste s'adresse au public de manière informelle, en racontant des histoires drôles, courtes et inspirées du quotidien de l'artiste.
- 6 QUILLIOT Roland, *Philosophie de Woody Allen*, Paris, Ellipses, 2004, p.38.
- 7 ROLANDEAU Yannick, *Le cinéma de Woody Allen*, Lyon, Aléas, 2006, p.88.
- 8 ESCARPIT Robert, *L'humour*, Paris, PUF, 1960, p.70.
- 9 Conférence de presse, Paris, 22 décembre 2004.
- 10 DANDRIEU Laurent, *Woody Allen: portrait d'un antimoderne*, Paris, CNRS Éditions, 2010, p.16.
- 11 ROLANDEAU Yannick, *Le cinéma de Woody Allen*, p.87.
- 12 DANDRIEU Laurent, *Woody Allen: portrait d'un antimoderne*, p.72.
- 13 Entretien au *Figaro*, 12 janvier 2005.
- 14 POLLOCK Jonathan citant Von Eichendorff Joseph, *Qu'est-ce que l'humour?*, Paris, Klincksieck Étude, 2001, p.74.
- 15 ESCARPIT Robert, *L'humour*, p.26.
- 16 SARRAZIN Bernard, *Le rire et le sacré*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991, p.30.
- 17 CRITCHLEY Simon, *De l'humour*, Paris, Éditions Kimé, 2004, pp.101-102.
- 18 DANDRIEU Laurent, *Woody Allen: portrait d'un antimoderne*, p.39.

# Petit Lexique du monde alienien

par **Sara Gisselbaek**

**AGNOSTICISME:** Pensée philosophique qui consiste à admettre qu'il y ait des choses qu'on ignore et qui nous dépassent (par exemple l'origine du monde, l'expansion de l'univers et l'existence de Dieu\*).

**AMOUR:** Sentiment qui peut rendre très heureux, en particulier quand il est partagé, mais contrairement au sexe\* qui «allège les tensions, l'amour les cause»<sup>1</sup>.

**ANGOISSE:** Sentiment diffus de crainte provoqué par les choses qu'on ignore, celles qu'on s'imagine, et celles dont on est certain (voir Agnosticisme, Hypochondrie et Mort).

Rain: **J'ai passé cinq jours à chercher le mot idéal pour décrire le mari, et j'ai fini par trouver: «apucieux».**

Gabe: **Apucieux. J'ai cherché dans le dictionnaire, mais je ne l'ai pas trouvé.**

Rain: **Je sais, je l'ai inventé. Je trouve que ça le décrit parfaitement.**

*Husbands and Wives*

**DIEU:** Par définition indéfinissable.

**EXISTENTIALISME:** Si vous pensez que l'existence précède l'essence, vous êtes existentialiste. Sinon, vous existez quand même.<sup>2</sup>

**FAMILLE:** Ensemble d'individus cinglés, envahissants et

insupportables, qui constituent à la fois un fardeau et un repère.

**HASARD:** Force qui dirige le monde lorsque Dieu et la destinée doivent s'absenter.

**HUMOUR:** Mécanisme de défense naturel.

**HYPOCHONDRIE:** Les gens souffrant d'hypochondrie s'imaginent constamment qu'ils sont malades ou sur le point de mourir. L'inconvénient c'est qu'ils sont constamment angoissés et agacent leur entourage. L'avantage c'est qu'ils connaissent des moments de bonheur intense lorsque leur médecin leur annonce qu'ils n'ont rien, et que le jour où ils sont vraiment gravement malades, il leur reste encore la satisfaction d'avoir eu raison.

**INTELLECTUEL:** Individu pédant, souvent athée, en règle générale new-yorkais, portant des lunettes. Toute ressemblance avec Woody Allen ne serait que fortuite.

**JAZZ:** Une des valeurs sûres dans la vie, bonheur sur lequel on peut toujours compter quand les autres font défaut.

**MASTURBATION:** Pratique solitaire du sexe\*, autrement dit, «sexe avec une personne que l'on aime»<sup>3</sup>.



«Ce... cette pièce dégage une merveilleuse altérité, n'est-ce pas? Une force négative bouleversante. Une énergie merveilleuse, qu'en penses-tu?»

*Manhattan*

**MORT:** Seule certitude qu'on ait dans la vie.

**PHILOSOPHIE:** 1. Ensemble de théories et de réflexions cherchant à résoudre les problèmes qui ne peuvent l'être par la science\*, pour ceux qui ne veulent pas les résoudre par la religion\*.

2. Hobby pour intellectuels\*, pendant mental de la masturbation\*.

**RELIGION:** Illusion qui se concrétise dans un ensemble de rites et de pratiques absurdes, qui confère pourtant un sens à la vie de ceux qui y croient. Protège de la mort (par la réincarnation ou la vie éternelle), de l'angoisse, et pour certains, de la science et du sexe.

**SCIENCE:** Discipline apportant des réponses souvent incompréhensibles à toutes sortes de questions, pertinentes ou non, mais pas à celles qui sont fondamentales.

**SEXE:** Activité à pratiquer seul ou à plusieurs («Le sexe entre deux personnes, c'est bien. Entre cinq personnes, c'est formidable!»<sup>4</sup>) Sert entre autres de dérivatif à l'angoisse. Peut être lié à l'amour\*, mais c'est plus simple quand ce n'est pas le cas.

\*Voir ce mot.

1 Woody Allen

2 Cathart Thomas et Klein Daniel, *Platon et son ornithorynque entrent dans un bar*, Paris, Seuil, 2008, p.2

3 *Annie Hall*

4 Woody Allen

# Filmographie de Woody Allen – réalisateur

La vie n’imite pas l’art, elle  
imite la mauvaise télévision.

*Husbands and Wives*

*What’s Up, Tiger Lily?* (*Lily la tigresse*), 1966

*Take the Money and Run* (*Prends l’oseille et tire-toi*), 1969

*Bananas*, 1971

*Play it Again, Sam* (*Tombe les filles et tais-toi*), 1972

*Everything You Always Wanted to Know About Sex... But Were Afraid to Ask* (*Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe sans jamais oser le demander*), 1972

*Sleeper* (*Woody et les robots*), 1973

*Love and Death* (*Guerre et Amour*), 1975

*Annie Hall*, 1977

*Interiors* (*Intérieurs*), 1978

*Manhattan*, 1979

*Stardust Memories*, 1980

*A Midsummer Night’s Sex Comedy* (*Comédie érotique d’une nuit d’été*), 1982

*Zelig*, 1983

*Broadway Danny Rose*, 1984

*Purple Rose of Cairo* (*La rose pourpre du Caire*), 1985

*Hannah and Her Sisters* (*Hannah et ses sœurs*), 1986

*Radio Days*, 1987

*September*, 1988

*Another Woman* (*Une autre femme*), 1988

*Oedipus Wrecks* (*Le complot d’Edipe*), court-métrage du film *New York Stories*, 1989

*Crimes and Misdemeanors* (*Crimes et délits*), 1989

*Alice*, 1990

*Shadows and Fog* (*Ombres et brouillard*), 1991

*Husbands and Wives* (*Maris et femmes*), 1992

*Manhattan Murder Mystery* (*Meurtre mystérieux à Manhattan*), 1993

*Bullets Over Broadway* (*Coups de feu sur Broadway*), 1993

*Mighty Aphrodite* (*Maudite Aphrodite*), 1995

*Everyone Says I Love You* (*Tout le monde dit I love you*), 1996

*Deconstructing Harry* (*Harry dans tous ses états*), 1997

*Celebrity*, 1998

*Sweet and Lowdown* (*Accords et désaccords*), 1999

*Small Time Crooks* (*Escrocs mais pas trop*), 2000

*The Curse of the Jade Scorpion* (*Le sortilège du scorpion de jade*), 2001

*Hollywood Ending*, 2002

*Anything Else* (*La vie et tout le reste*), 2002

*Melinda and Melinda* (*Melinda et Melinda*), 2004

*Match Point*, 2005

*Scoop*, 2006

*Cassandra’s Dream* (*Le rêve de Cassandra*), 2007

*Vicky Cristina Barcelona*, 2008

*Whatever Works*, 2009

*You Will Meet a Tall Dark Stranger* (*Vous allez rencontrer un bel et sombre inconnu*), 2010

*Midnight in Paris* (*Minuit à Paris*), 2011

# Bibliographie

- BAXTER** John, *Woody Allen: A Biography*, New York, Carroll & Graf, 1999.
- BJÖRKMAN** Stig, *Woody Allen: entretiens avec Stig Björkman*, Paris, Cahiers du cinéma, 2002.
- BOILLOT** Hervé, *25 mots clés de la philosophie*, Paris, Marabout, 1995.
- BOURQUE** Jules, *L'humour et la philosophie*, Paris, L'Harmattan, 2010.
- CATHART** Thomas et **KLEIN** Daniel, *Platon et son ornithorynque entrent dans un bar*, Paris, Seuil, 2008.
- CIMENT** Michel et **VALENS** Grégory, «Entretien avec Woody Allen», *Positif*, n° 596, octobre 2010.
- COLOMBANI** Florence (dir.), *Woody Allen*, Paris, Cahiers du cinéma – Le Monde, 2007.
- CRITCHLEY** Simon, *De l'humour*, Paris, Éditions Kimé, 2004.
- DANDRIEU** Laurent, *Woody Allen: portrait d'un antimoderne*, Paris, CNRS Editions, 2010.
- ESCARPIT** Robert, *L'humour*, Paris, PUF, 1960.
- HAMEL** Jacques, *Woody Allen au secours de la sociologie*, Paris, Economica, 2010.
- HAMPLE** Stuart, *Angoisse et légèreté: Woody Allen en comics (vol.1)*, Paris, Éditions Fetjaine, 2010.
- HAMPLE** Stuart, *Doutes et certitudes: Woody Allen en comics (vol.2)*, Paris, Éditions Fetjaine, 2010.
- NICHOLS** Mary P., *Reconstructing Woody*, New-York, Rowman & Littlefield Publishers Inc., 1998.
- POLLOCK** Jonathan, *Qu'est-ce que l'humour?*, Paris, Klincksieck Étude, 2001.
- QUILLIOT** Roland, *Philosophie de Woody Allen*, Paris, Ellipses, 2004.
- ROLANDEAU** Yannick, *Le cinéma de Woody Allen*, Lyon, Aléas, 2006.
- SCHNEIDER** Stephen Jay, *1001 films*, Vevey, Éditions Mondo, 2004.
- SARRAZIN** Bernard, *Le rire et le sacré*, Paris, Desclée de Brouwer, 1991.
- SARTRE** Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Poche, 1945.
- SARTRE** Jean-Paul, *Huis clos*, Paris, Gallimard, 1947.
- SUNSHINE** Linda, *Allen W., Le petit Woody Allen illustré*, Paris, Plon, 1995.
- WEIDE** Robert B., *American Masters. Woody Allen: A documentary*, 2011 (documentaire).

Nancy: **Tu as déjà lu Ching?**

Fielding: **Non, mais j'ai potassé Kierkegaard.**

Nancy: **Bien sur, il est danois.**

Fielding: **Oui, il serait le premier à l'admettre.**

*Bananas*

lundi 16 avril à 20h

## Annie Hall

US, 1977, Coul., 35 mm, 93', st fr  
R Woody Allen INT Woody Allen, Diane Keaton, Tony Roberts, Paul Simon  
**Oscars du meilleur film, meilleur scénario, meilleur réalisateur et meilleure actrice**

Avec cette chronique déstructurée d'une histoire d'amour entre névrosés, W. Allen s'éloigne des films à sketches et joue brillamment avec différentes formes narratives (adresse au public, dessin animé, découpe de l'écran...). Cette comédie marque un tournant dans la carrière du réalisateur, l'humour s'y fait plus subtil, inséré dans une histoire complexe dépeignant hésitations sentimentales et malaise existentiel. Le cinéaste pose les prémices de sa réflexion philosophique entre recherche du bonheur et peur de la mort.  
► p. 9

lundi 21 mai à 20h

## Ombres et brouillard Shadows and Fog

US, 1991, NB, 35 mm, 85', st all-fr  
R Woody Allen INT Woody Allen, Mia Farrow, Jodie Foster, John Malkovich, John Cusack

Un étrange sème la terreur dans une ville d'Europe des années 1920. Kleinman, tiré de son lit, est obligé de devenir membre du groupe à la recherche du criminel.  
Comme Joseph K. dans *Le procès* de Kafka, le héros ne comprend rien au sens de ses mésaventures, allégorie de la condition humaine. Reprenant Sartre, W. Allen affirme que «l'enfer, c'est les autres» et démontre comment la liberté d'agir et de penser de chacun est restreinte par la société. Ambiance expressionniste pour une comédie lugubre.

lundi 23 avril à 20h

## Manhattan

US, 1979, NB, 35 mm, 96', st all-fr  
R Woody Allen INT Woody Allen, Diane Keaton, Michael Murphy, Mariel Hemingway  
**César du meilleur film étranger**

*Manhattan* est une déclaration d'amour à la ville de New York, à la vie et aux femmes, désirables mais incompréhensibles. Grâce à une magnifique photographie en noir et blanc, ce film est la confirmation d'un auteur qui, face à l'absence de Dieu et à l'univers en expansion, répond avec humour et romantisme à ses angoisses existentielles. Malgré le poids de la liberté et de la conscience, vivons! Au moins pour le visage de la femme qu'on aime, pour Groucho Marx, pour le jazz et pour un plat de crabe.  
► p. 10

lundi 4 juin à 20h

## Harry dans tous ses états Deconstructing Harry

US, 1997, Coul., 35 mm, 96', st all-fr  
R Woody Allen INT Woody Allen, Judy Davis, Robin Williams, Billy Crystal, Demi Moore  
**Suivi de la soirée jazz et cocktails New-York in blues! Entrée libre**

Harry, écrivain en panne d'inspiration, fait le point sur sa vie pathétique. Inspirée de la méthode philosophique de la *déconstruction* – analyse qui tente de révéler les décalages et confusions de sens d'un propos –, cette comédie d'une grande liberté formelle explose la limite entre la réalité et la fiction: les personnages parlent à leur auteur, les comédiens deviennent flous, la religion et la psychanalyse sont de vastes blagues et l'existence n'a décidément aucun sens.

lundi 30 avril à 20h

## Stardust Memories

US, 1980, NB, 35 mm, 89', st fr  
R Woody Allen INT Woody Allen, Charlotte Rampling, Marie-Christine Barrault

Lors d'une de ses rétrospectives, un célèbre cinéaste comique, au bord de la dépression, doit affronter son public. À cette occasion, il revit différents moments de sa vie au cours d'un long fantasme baroque.  
W. Allen compose une comédie dramatique, métaphorique et audacieuse afin de sonder le statut d'être mortel et le sens de la création. Soumis aux misères de l'existence, doit-on rire ou pleurer? Et si tout n'était finalement qu'illusion? Film-déclaration sur l'essentielle futilité de l'art face à l'absurdité de la vie.  
► p. 16

lundi 11 juin à 20h

## Match Point

GB, 2005, Coul., 35 mm, 124', st all-fr  
R Woody Allen INT Scarlett Johansson, Jonathan Rhys Meyers, Emily Mortimer  
**Oscar du meilleur scénario, César du meilleur film étranger**

Issu d'un milieu modeste, Chris sympathise avec Tom, fils de bonne famille, sa sœur Chloé et sa fiancée Nola. Plus tard, marié à Chloé et en pleine ascension sociale, Chris est irrésistiblement attiré par Nola.  
Tournant décisif dans la pensée de W. Allen: les hommes libérés de Dieu font appel à leur conscience et à la raison pour insuffler un peu de morale dans ce monde absurde qui ne dépend finalement que du hasard et de la chance. L'existentialisme ironique de *Manhattan* se mue en fatalisme à Londres.  
► pp. 5 et 6

lundi 7 mai à 20h

## Hannah et ses sœurs Hannah and Her Sisters

US, 1986, Coul., 35 mm, 103', st fr  
R Woody Allen INT Woody Allen, Mia Farrow, Carrie Fisher, Michael Caine  
**Oscars du meilleur scénario, meilleur rôle secondaire masculin, meilleur rôle secondaire féminin**

Film choral qui suit une année dans la vie de trois sœurs. W. Allen mène parallèlement plusieurs récits aux tons très différents. Citant Tolstoï «La seule vérité absolue à laquelle peut attendre l'homme, c'est que la vie n'a pas de sens», il met en scène l'échec des religions, du sexe et de l'amour. Seul le cinéma adoucit l'existence. Préoccupé de donner des réponses satisfaisantes à chacun de ses personnages, le réalisateur semble tout de même perplexe quant à un bonheur possible.

lundi 18 juin à 20h

## Whatever Works

US, 2009, Coul., 35 mm, 92', st all-fr  
R Woody Allen INT Evan Rachel Wood, Larry David, Henry Cavill

Boris, vieux misanthrope suicidaire, n'attend plus rien de la vie lorsque Melody, une jeune sans-abri venue du Mississippi, le convainc de lui offrir l'hospitalité.  
Face au chaos de la vie, et après avoir constaté que l'existence est déterminée par le hasard, W. Allen propose de prendre tout ce qui vient «pourvu que ça marche» et que cela rende heureux. De retour à New York, le cinéaste signe une comédie joyeuse et fébrile qui contraste avec le pessimisme de ses réalisations précédentes.

**lundi 14 mai à 20h**

**Une autre femme**  
**Another Woman**

US, 1988, Coul., 35 mm, 81', st all-fr  
R Woody Allen INT Gena Rowlands,  
Mia Farrow, Gene Hackman, Ian Holm

À travers les murs de l'appartement dans lequel elle s'est isolée pour écrire son prochain livre, Marion entend les consultations du psychiatre d'à côté. Elle va être amenée à faire le bilan de sa propre vie, qu'elle pensait réussie socialement et personnellement. Lucide, elle propose une réflexion sur le temps qui passe et sur la portée de nos choix en tant qu'être pensant, libre et responsable.

Tragédie bergmanienne, ce drame est malgré tout plein d'espoir pour qui remet en question ses illusions.

**lundi 25 juin à 20h**

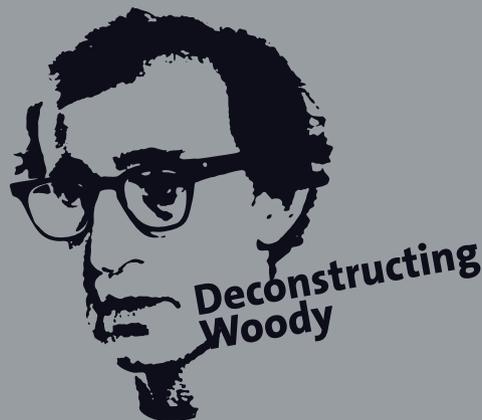
**Vous allez rencontrer un bel et sombre inconnu**  
**You Will Meet a Tall Dark Stranger**

US, 2010, Coul., 35 mm, 98', st all-fr  
R Woody Allen INT Antonio Banderas,  
Freida Pinto, Naomi Watts, Anthony Hopkins,  
Gemma Jones

**Présenté au festival de Cannes – Hors compétition**

Alfie, homme vieillissant, met abruptement fin à son mariage en abandonnant Helena qui trouve du réconfort auprès d'une voyante. Tandis que ses proches s'efforcent d'ignorer qu'ils vont tous rencontrer un bel et sombre inconnu – la Mort –, Helena l'attend impatiemment suite à une prédiction. Tous poursuivent leur quête du bonheur, accrochés à leurs illusions.

Dans ce film choral, W. Allen laisse pour une fois la fin ouverte, renvoyant ses personnages et les spectateurs à leurs espoirs et responsabilités.



Ciné-club universitaire  
Activités culturelles

Auditorium Ardit  
Place du Cirque | Genève

Tous les lundis à 20h  
du 16 avril au 25 juin 2012

Ouvert aux étudiantEs et non-étudiantEs  
Ouverture des portes à 19h30  
Bar à l'entrée

Tarifs:  
8.- (1 séance)  
18.- (3 séances)  
40.- (abonnement)

[a-c.ch/woody](http://a-c.ch/woody)

